

JÉRÔME LEROY

La grâce efficace

Elena regarda
le skin
droit
dans
les yeux
et tira.



IMPLACABLES
VISIONS

Le
cabinet
noir
Policier

MANITOBA
LES BELLES LETTRES

024986427

823

La grâce efficace

Ph
2000-18495

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- L'Orange de Malte*, prix du Quartier Latin,
(Éditions du Rocher, 1990)
Le Cimetière des plaisirs (Éditions du Rocher, 1994)
Monnaie bleue (Éditions du Rocher, 1997)

NOUVELLES

- Une si douce apocalypse*
(Les Belles Lettres/Le cabinet noir, 1999)
Requiem en Pays d'Auge (Éditions du Rocher, 1996)
Départementales (Éditions du Rocher, 1996)

ESSAI

- Frédéric H. Fajardie*
(Coll. « Domaine français », Éditions du Rocher, 1994)

ESSAI-ANTHOLOGIE

- Le Triomphe de Dionysos*
en collaboration avec Sébastien Lapaque (Actes Sud, 1999)

ANTHOLOGIES

- Histoires de chevaux* (Sortilèges, 1995)
Histoires de Bretagne (Sortilèges, 1996)
Histoires de Provence (Sortilèges, 1997)
Histoires de serpents (Sortilèges, 1998)

COLLABORATIONS

- Le Grand Livre de Proust* (Les Belles Lettres, 1996)
Le Grand Livre de Dumas (Les Belles Lettres, 1997)

Jérôme Leroy

La grâce efficace

nouvelles

Collection « Le cabinet noir »

MANITOBA/LES BELLES LETTRES

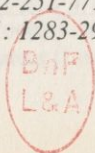
1999

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.*

© 1999, Société d'édition Les Belles Lettres,
95, bd Raspail 75006 PARIS

ISBN : 2-251-77137-9

ISSN : 1283-2928



Les personnages et les événements décrits dans ces nouvelles sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages, des lieux ou événements réels serait une simple coïncidence.

Signalons néanmoins que la plupart des citations prêtées au personnage de Jacques Mindely, dans la nouvelle *Le dernier commando*, sont hélas authentiques¹.

J. L.

1. Voir page 219.

The first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the
the first of these is the fact that the

La grâce efficace

*« Je t'aime plus ardemment que
tu n'as aimé tes souillures. »*

Pascal.

La grâce efficace

et de l'âme plus efficacement que
en la sainte et sainte
Pascal

Il était vingt-deux heures quand le capitaine de police Elena Speranza reprit son véhicule personnel dans le parking souterrain du commissariat central.

Elena Speranza était belle. Grande et athlétique, elle avait les traits fins et les yeux verts. Un flot de cheveux roux, bouclés, tombait très bas dans son dos. N'eût été son patronyme qui indiquait clairement ses origines italiennes, on aurait pu la prendre pour une Irlandaise, une de ces filles de Dublin ou de Galway avec lesquelles on a envie de boire très tard de la Guinness avant de se retrouver au matin en pleine légende celte.

Elena Speranza avait trente-deux ans. Elle était belle, oui, mais elle était aussi fatiguée. Très fatiguée...

La fatigue des femmes est un indice des plus sûrs pour évaluer l'état réel d'une société.

Les femmes sont toujours aux avant-postes de la violence quotidienne et rien ne fatigue comme cette violence-là. Elena, femme et flic, était bien placée pour le savoir. Ses collègues masculins, dont certains étaient pourtant capables de faire preuve d'un véritable courage physique, n'hésitant pas à ramener à l'abri un copain blessé pris sous le feu d'un énervé de la gâchette, ceux-là même se trouvaient soudain désarmés, gênés et incroyablement maladroits quand il s'agissait de faire face à une épouse défigurée par un mari cogneur, une lycéenne des beaux quartiers violée à la chaîne au cours d'une soirée trop alcoolisée ou une mère de famille embarquée avec des prostituées professionnelles parce que c'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour arrondir son RMI.

Alors, c'était à elle, Elena Speranza, que l'on refilait systématiquement ce genre de cas comme autant de colis encombrants, justement parce qu'elle était une femme et qu'une femme, n'est-ce pas ? Ces choses-là... Elle ne savait plus si c'était du tact ou de la lâcheté, un peu des deux, sans doute. En attendant, c'était elle qui prenait de plein fouet cette souffrance, ces humiliations, ces vies brisées et surtout, surtout, cette immense fatigue...

Oui, Elena Speranza était vraiment fatiguée, ce soir-là. En jetant un coup d'œil dans le ré-

troviseur, elle essaya plusieurs mimiques. Rien à faire : les cernes sous les yeux ne disparurent pas et les petites rides naissantes au coin des lèvres non plus.

« Miroir, mon beau miroir, dis-moi combien de temps il me reste, s'il te plaît ? »

Elle voulait de toutes ses forces continuer à séduire, à voir le regard des hommes prendre à son approche ce reflet vitreux si caractéristique des mâles quand ils sont surpris par la beauté et qu'ils ne veulent pas le montrer. Elle voulait continuer à entendre le sifflement admiratif des mêmes des quartiers sensibles quand elle descendait de la patrouilleuse, quitte à leur retourner une paire de gifles.

« Miroir, mon beau miroir... »

Elle se souvint alors, comme elle quittait le parking et répondait d'un signe amical de la main au salut du planton, que dans deux jours pile, elle entamerait sa onzième année de service actif.

*

Elena roulait depuis une dizaine de minutes et venait de dépasser le jardin Solférino, le grand parc au cœur de la ville, quand elle freina brutalement.

Quelque chose n'allait pas.

Un doute, juste un doute. Elle avait entrevu, sur le boulevard désert, la demi-douzaine de silhouettes qui franchissait la barrière symbolique, à peine cinquante centimètres de hauteur, entourant le jardin. Elle s'était d'abord dit qu'il devait s'agir d'homosexuels allant draguer sur leur terrain de prédilection. Il y avait belle lurette que les flics ne leur faisaient plus d'ennuis et il n'y avait guère que quelques collègues pour regretter ce temps béni où on leur laissait la bride sur le cou pour aller « casser du pédé ».

Mais dans le cas présent, sans qu'elle sût pourquoi, cela ne lui sembla plus aussi clair. Rien de précis, bien sûr. Plutôt une intuition : l'allure des cinq ou six mecs, quelque chose d'un commando plutôt que d'un groupe à la recherche de sensations pimentées. D'ailleurs, les homos n'avaient pas l'habitude de chasser en meute. Elle soupira. S'il était là, Gilles se moquerait d'elle, parlerait de sa parano, raillerait ses fameuses intuitions. Lui se considérait comme un homme de dossiers : et pour cause, il était commissaire à l'antenne locale des Renseignements généraux.

Elle regarda dans son rétroviseur. Le boulevard était calme, elle voyait dans la nuit la tache plus sombre formée par les frondaisons du parc.

Et merde pour Gilles ! Elle passa en marche arrière et recula sur une centaine de mètres, jusqu'à l'endroit où elle avait vu les types pénétrer dans le jardin. Elle alluma ses feux de détresse, récupéra son holster dans la boîte à gants, vérifia l'approvisionnement de son Manhurin MR 73 et descendit. Il faisait doux, le printemps approchait et l'odeur de sève la surprit.

À son tour, elle franchit la barrière et s'enfonça dans le parc. La nuit était relativement claire. La première chose qu'elle entrevit était un couple de minets dont l'un prodiguait une gâterie à l'autre. Quand ils la virent arriver, ils se rajustèrent en toute hâte et Elena entendit l'un d'eux murmurer : « Pas moyen d'être tranquille, cette nuit ! »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous avez vu quelque chose ?

Un adorable petit blond d'à peine vingt ans, manifestement de bonne famille, s'efforça de prendre un ton assuré malgré la voix qui tremblait un peu :

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Vous êtes de la police ?

— Oui, justement...

Il se calma aussitôt, baissa la tête. Son compagnon fut plus aimable :

— On vient de voir passer un groupe de skins, madame ! Bien équipés, avec nunchakus

et battes de base-ball. On s'est planqués dans les taillis.

— Et vous n'avez pas peur qu'ils reviennent ? Vous êtes inconscients ou quoi ?

Le petit blond releva la tête, sourit avec un air espiègle :

— Avec le danger, c'est encore plus excitant, vous savez ?

Elena passa la main dans son abondante chevelure, soupira et demanda :

— Ils sont partis par où ?

— Par là, par le bassin d'Andromède, vous voyez ?

— Oui, merci et... soyez prudents tout de même !

Elena s'engagea sur le chemin gravillonné qui menait au bassin d'Andromède. C'était une pièce d'eau avec une fontaine au centre figurant un rocher sur lequel une jeune fille sculptée dans le goût néo-classique était attachée. Autour du bassin, il y avait des bancs publics qui servaient le jour aux interminables conversations des retraités et la nuit de lits de fortune pour les clochards.

Quand elle y arriva, Elena sut que son intuition ne l'avait pas trompée. La scène était éclairée comme en plein jour car la municipalité laissait allumés les projecteurs sur le bassin.

C'étaient bien des skins, et ils étaient bien six.

Ils avaient mis à terre un clochard, et s'amusaient à shooter dans le corps inerte. Ce qui glaça le plus Elena, c'était qu'ils avaient l'air de prendre leur temps. Ils n'appuyaient pas leurs coups de pied : ils savouraient une mise à mort. Une mise à mort qu'ils espéraient visiblement la plus longue possible.

*

Elena Speranza aurait pu braquer son flingue et sortir sa carte en hurlant : « Police ! » Mais cela aurait été trop facile. Pas pour elle, mais pour les skins qui se seraient rendus sur-le-champ, ou auraient détalé dans la nuit.

Dans les deux cas, ils s'en seraient tirés à trop bon compte. Et Elena n'avait pas envie que ces salopards s'en tirent. Trop facile, vraiment. Il était bon, parfois, que la peur et la souffrance changent de camp.

Ce fut pour cela qu'elle avança calmement, en pleine lumière, les mains dans les poches de son blouson. Un observateur extérieur aurait pu constater l'étrange ressemblance entre l'Andromède attachée à son rocher, au milieu du bassin, et cette beauté rousse, la chevelure rendue encore plus lumineuse par les projecteurs.

— Alors, les enfoirés, on joue aux surhommes en s'entraînant sur les clodos ?

Les skins se figèrent et lui firent face. À terre, le corps recroquevillé geignait doucement. Elena dévisagea les six gueules rasées. À part un qui était franchement obèse, les cinq autres avaient des visages émaciés, certains rongés par une acné envahissante. D'un coup d'œil, elle évalua l'armement : les battes de base-ball, les nunchakus, les chaînes et, plus dangereux encore, pour deux d'entre eux, un poignard de commando glissé dans un étui attaché à la jambe. Une moyenne d'âge de vingt ans, à peu près, avec des regards prématurément vieillis par la prolétarianisation, la mauvaise bière, les nuits dans les caves.

En d'autres circonstances elle les aurait plaints, comme elle plaignait tous les recalés, les rebuts, les perdants d'avance de notre magnifique société libérale et progressiste. Mais pas ce soir. Ce soir, la seule question que se posait Elena Speranza était de savoir si, outre leur armement apparent, il n'y en avait pas un qui cachait un flingue sous son *bomber*, ces saloperies de blouson se prêtant merveilleusement à ce genre de malice.

— Qu'est-ce que tu veux, poufiasse ? Tire-toi ou on va te tringler !

Elena ne répondit pas. Elle goûtait avec une certaine volupté les flots d'adrénaline qui envahissaient son sang, asséchaient sa bouche et

faisaient naître cette moiteur au creux des paumes, ce goût métallique du plaisir et de la peur mélangés.

— Tirez-vous, les nazebroques et allez vous baiser entre vous, ça suffira bien !

Il y eut un bref silence, puis les skins éclatèrent de rire. L'un d'eux s'écarta du groupe, s'avança vers Elena tout en s'adressant aux autres :

— Cette meuf est complètement à la masse... Sûrement une nympho... Vous inquiétez pas, je vais lui refaire le portrait avant de la fourrer !

Il faisait tourner son nunchaku, tout en marchant.

Voilà.

Le moment idéal, la légitime défense incontestable.

En un éclair, Elena avait dégrafé son blouson et fléchi légèrement les jambes. La poche droite du blouson, lestée comme il se doit par de la monnaie et un trousseau de clefs, partit en arrière, dégageant le holster. Elena dégaina son Manhurin, regarda le skin droit dans les yeux et tira dans le genou. Puis, posément, elle ajusta les autres.

Alors qu'ils écarquillaient les yeux et restaient figés, elle reprit le tir.

Dans les genoux, à chaque fois, sauf pour le dernier skin, le gros, qui tenta sa chance en se

jetant sur elle avec sa batte de base-ball. L'ultime balle du Manhurin la lui arracha des mains, emportant trois doigts au passage.

Dans la nuit de printemps, les détonations avaient été assourdissantes et avaient dû réveiller tout le quartier riverain du jardin Solférino. Maintenant, malgré les plaintes des deux skins qui n'étaient pas encore évanouis et le bruit d'eau de la fontaine d'Andromède, le silence avait une qualité toute particulière.

Elena respira à fond. Ça n'allait pas durer. D'ici une dizaine de minutes, peut-être moins, il y aurait les ambulances, les pompiers, les fourgons de police secours, les patrouilleuses des collègues...

Elle baissa le canon de son Manhurin, libéra le barillet, poussa sur l'extracteur et recueillit les six douilles, encore brûlantes, au creux de sa main. Elle eut un sourire amusé en pensant que la chance avait voulu que le nombre de skins et le nombre de balles que contenait son arme fussent identiques.

Ensuite, elle enjamba deux skins gémissants pour s'agenouiller près du clochard. Elle écarta les longs cheveux filasse, essuya le sang sur le visage avec un mouchoir et ce fut en tamponnant les arcades sourcilières qu'elle reconnut, vieilli, le visage crispé par la souffrance, celui que, dix-sept ans plus tôt, elle appelait avec

respect, admiration et même, il faut bien le dire, avec amour, monsieur Malone.

Monsieur François Malone, professeur de français de la 3^e 4, au collège Marceau-Pivert.

*

— J'ai lu votre rapport, capitaine Speranza.

Le bureau du grand patron était immense, avec des portes-fenêtres en PVC sur trois côtés. Bizarrement, Elena avait toujours aimé cette pièce, située au dernier étage de l'Hôtel de Police et dominant la ville. On se serait cru en plein ciel, dans une sorte de lieu aérien, lumineux, presque immatériel. Comme dans certains poèmes de Philippe Jaccottet... Tiens, encore quelque chose qu'elle devait à François Malone, cet amour de la poésie.

Ce matin, toute la ville, en contrebas, baignait dans le bleu. Au loin, vers l'est, on voyait la grande tache verte du jardin Solférino.

Le grand patron avait la cinquantaine distinguée, une élocution de haut fonctionnaire et une élégance un rien surannée qui devait beaucoup à une pratique assidue des magasins *Old England*. Pourtant, on racontait qu'il avait été autrefois un homme de terrain et qu'il avait même été blessé assez grièvement, à l'époque où il travaillait aux « Voyages officiels ».

— J'ai lu votre rapport, et pourtant j'aimerais quelques éclaircissements supplémentaires. Asseyez-vous, je vous en prie... Une cigarette ?

Elena accepta. Le grand patron, elle le savait, n'était pas de ces intégristes puritains traquant les fumeurs dans les administrations, les entreprises, les restaurants.

— Par exemple, capitaine Speranza, étiez-vous vraiment obligée d'ouvrir le feu sur ces six hommes ?

— Ils ne manifestaient aucune intention de se rendre, monsieur, et en aucun cas je n'ai tiré pour tuer !

— Ce n'est pas ce qu'ils racontent sur leur lit d'hôpital, capitaine. Les fabricants de prothèses orthopédiques vont vous bénir, savez-vous ?

Le grand patron sourit. Il était heureux de sa plaisanterie.

— C'est ma parole contre la leur, monsieur. Et en tout état de cause, je me tiens à la disposition de l'IGS...

Le sourire du grand patron s'effaça aussitôt. Il écrasa sa cigarette dans un lourd cendrier en marbre.

— Nous n'en sommes pas là, capitaine Speranza...

Un long silence s'installa. La lumière du matin devint encore plus forte, le grand patron

cligna des yeux et fit pivoter légèrement son fauteuil.

— Il y a autre chose qui m'intrigue, dit-il en faisant mine de consulter une feuille. La victime que vous avez secourue, ce... Malone, c'est ça ? D'après ce que j'ai cru comprendre, après la fusillade, vous l'avez ramené... chez vous ?

— Je le connaissais, monsieur.

— C'est ce que l'on m'a rapporté, en effet.

Gilles. Ce salaud était allé tout raconter. C'était vrai qu'il avait plutôt mal pris de la voir débarquer, à deux heures du matin, accompagnée par un clodo couvert de pansements, abruti par les coups et l'alcool. Elle avait pourtant essayé de s'expliquer. Gilles avait écouté, mais manifestement il n'avait pas compris. Elle avait parlé pendant des heures. Les ronflements de François Malone, allongé sur le canapé, n'avaient pas facilité les choses, c'était certain.

Au matin, Gilles avait repris sa brosse à dents, mis ses affaires dans un sac de voyage et il avait claqué la porte de l'appartement, sans un mot.

— C'est Gilles, euh, je veux dire le commissaire Noland qui vous a parlé ?

— Oui, capitaine, et il s'inquiète pour vous...

— Il n'y a aucune raison, monsieur, aucune.

– Si, justement. Je ne parle même pas de la situation extrêmement inhabituelle d'un flic hébergeant chez lui une victime qu'elle connaît. L'avocat des skinheads pourrait très bien démontrer que vous avez agi par vengeance personnelle...

– Mais je n'avais pas revu monsieur Malone depuis dix-sept ans !

– Sans doute, sans doute... Mais je vous dis que le problème le plus important n'est pas là. Les skinheads sur lesquels vous avez fait preuve de vos dons de tireuse émérite ne sont pas originaires de la ville ni même de la région. Ils étaient arrivés le jour même de Paris et ils avaient dans leurs poches un billet de retour pour le dernier TGV, celui de 0 h 35. De plus, votre ami le commissaire Noland m'a communiqué un dossier. Il concerne ce Malone et provient de la direction centrale des RG.

Il tendit à Elena une épaisse chemise bleu marine.

– Je pense que sa lecture vous édifiera...

– Et alors ? dit Elena d'un ton presque agressif.

– Et alors, capitaine Speranza, vous êtes un bon flic et je crois que vous avez déjà compris. Ce n'était pas une banale dérive de skinheads voulant jouer un remake d'*Orange mécanique*